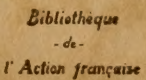
Marguerite Taschereau

ÉTUDES

prix d'action intellectuelle 1920

L'Attention – L'Eau – La Sérénité – Jo – Ernest Nello – L'Art – Rodin – L'Architecture – Âmes d'artistes – Prière d'après guerre –


Bibliothèque
- de -
l'Action française

ÉTUDES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

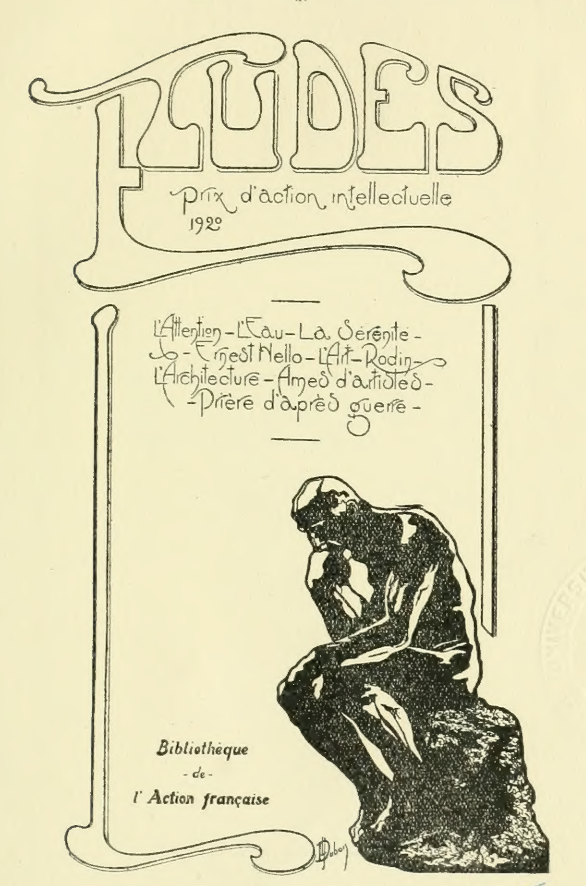
Il a été tiré de cet ouvrage sur « Byronic » à la main, teinté et réimposé : —

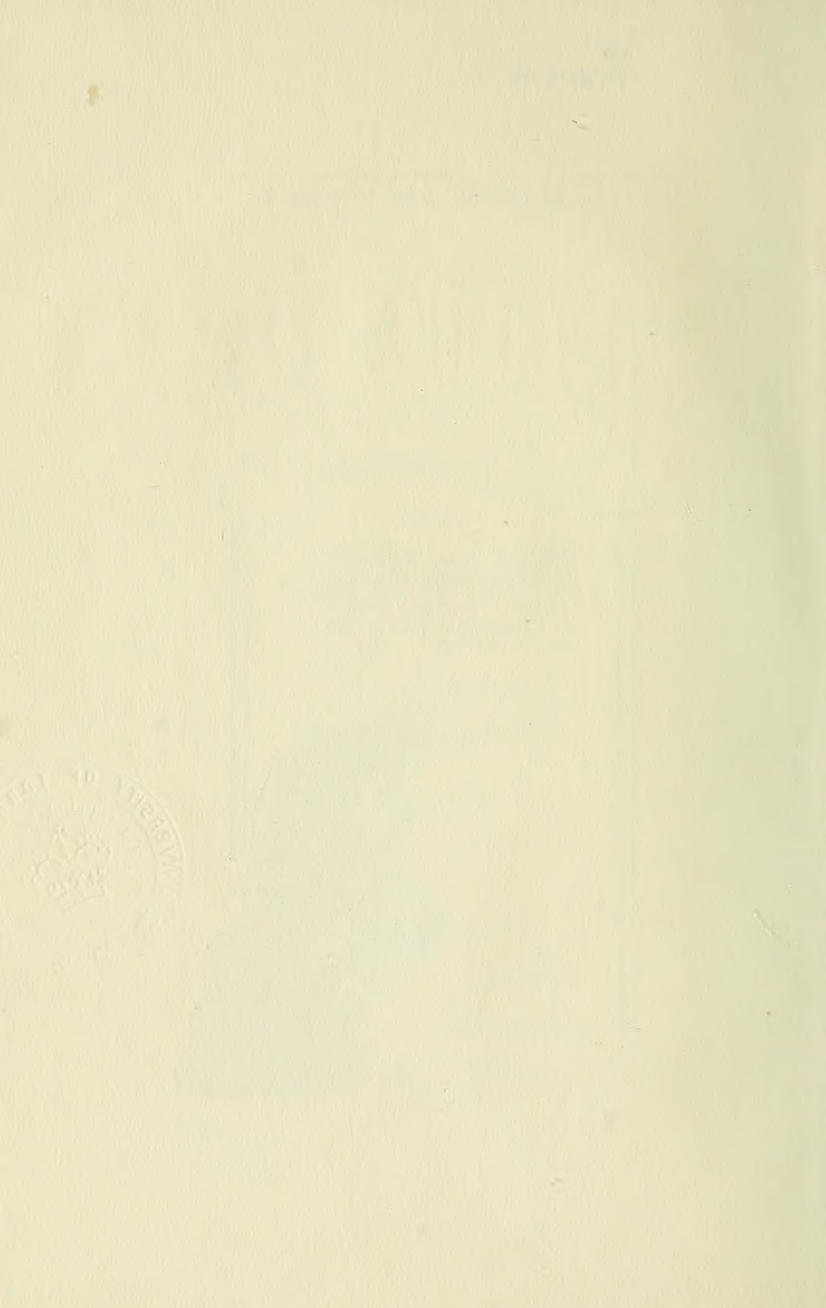
25 exemplaires, marqués à la main de A à Z. *(Hors commerce).*

325 exemplaires numérotés à la presse de 1 à 325. *(Souscrits).*

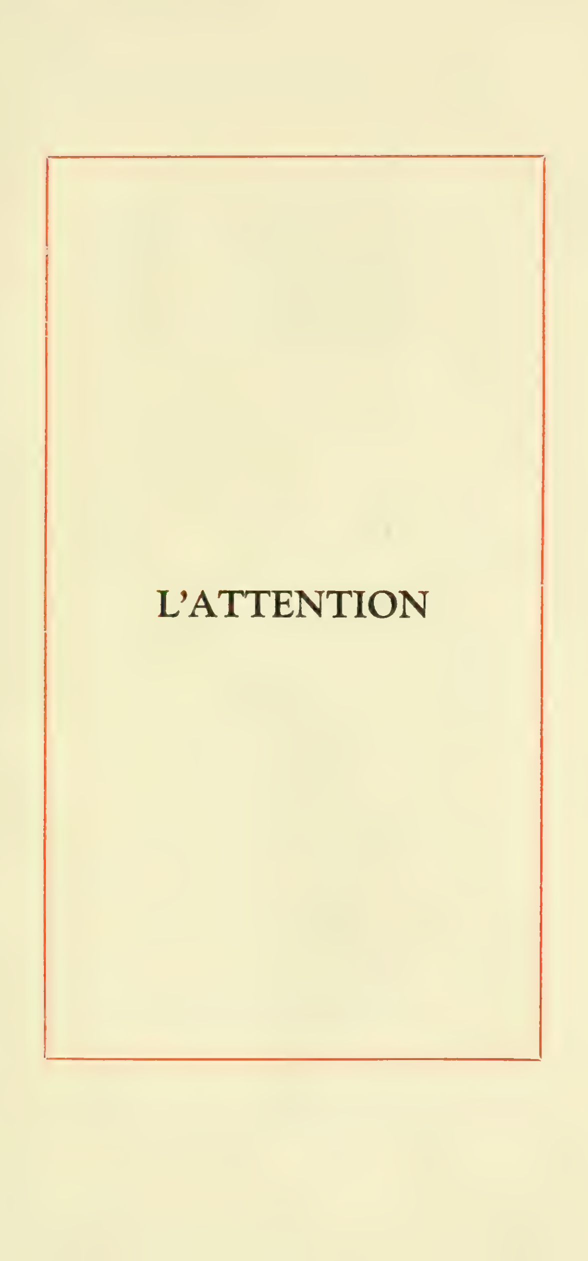
50 exemplaires numérotés à la presse de 326 à 375.

Marguerite Taschereau





Voici que l'anarchie règne sur la terre.
La face du monde est crispée par la haine.
Toi qui veux aimer, détourne ton regard des foules.
Va vers la Beauté « splendeur de l'ordre. »
Cherche la Sagesse, le sel de la vie.



L'ATTENTION



L'Attention

Le don de deviner, que possèdent à un degré si étonnant certaines personnes, me semble avoir sa facile explication dans la culture de cette qualité qu'on appelle l'attention.

Rien n'échappe à celui qui regarde avec attention les êtres et les choses qui l'entourent : il saisit dans un regard le reflet d'une âme, dans une intonation, le mensonge ou la vérité, car son jugement est fort d'études sur le vif, d'observations personnelles.

L'attention permet la prise de contact de l'esprit avec l'objet.

Elle prend le nom d'observation ou de réflexion, selon qu'elle se porte sur des objets qui affectent les sens extérieurs ou le sens intime.

L'attention est donc une faculté fondamentale qui fait vivre l'intelligence et qu'il importe de mettre bien en évidence devant les yeux de l'enfant, car tout le développement de l'homme doit s'ensuivre.

Un Pascal, un Newton, un Buffon, un Michel-Ange eussent-ils existé s'ils n'avaient forcé leur esprit à l'attention ?

Tout parle à l'homme, le ciel et la terre, les humains et les choses, et le champ de ses observations est si vaste qu'il ne se passe pas de jour sans qu'il n'en puisse faire de nouvelles.

Si l'attention est à la base de tout monument immortel, dans le domaine scientifique, artistique ou psychologique, elle est aussi la clef de bien des jouissances dans la plus humble vie. Ne nous a-t-elle pas fait vivre dans notre toute première jeunesse des années de vie intense ? Années pendant lesquelles nous étions si proches de la nature que son moindre frémissement avait sa répercussion en nous. Rappelons-nous le débordement de notre joie à la première neige, aux rigoles du printemps ; notre craintive admiration devant les animaux ou les insectes. Tout nous paraissait merveilleux, digne d'attention, et nous étions si heureux, si pressés de vivre que le sommeil nous semblait une coutume barbare. Hélas ! ces années ont passé trop vite. L'habitude a jeté un voile sur nos yeux. Nous avons cessé de communier à la nature et l'enfant est devenu un homme quand il a commencé de s'ennuyer.

Sachons donc raviver la flamme de nos enthousiasmes par une attention que l'âge doit rendre chaque jour plus intelligente. Pour qui cherche à comprendre, tout est

digne d'intérêt dans l'oeuvre de Dieu, depuis le grain de sable jusqu'à l'étoile inaccessible.

Que de fois en marchant dans la campagne, promeneuse solitaire, je me suis sentie l'âme meilleure pour avoir écouté chanter les grillons ou regardé travailler les insectes.

Mais qui donc pense à ces choses ? Quand je vois, chaque été, l'exode des citadins vers la mer, les bois ou les prairies, je me demande toujours si cet air nouveau, qu'ils vont respirer au loin, sera aussi tonique à leur esprit qu'à leur corps par l'attention qu'ils sauront porter sur la saine nature.

Qu'une araignée tisse sa toile ou qu'une fourmi construise sa maison, elles nous enseignent toujours quelque chose d'utile, ne serait-ce que la simplicité et le labeur de leur vie en regard des complications voulues de la nôtre.

Nous qui sommes si fiers de notre civilisation, qui nous glorifions de notre sociabilité, qui vantons nos formes de gouvernement et la douceur de nos moeurs, nous sommes souvent obligés de reconnaître, en étudiant les insectes, les supériorités de nos frères inférieurs. Et cela, à un point tel, que Michelet assure que les études du microscope ont un effet déprimant sur celui qui s'y livre. Leurs mystères sont plus palpitants que ceux du télescope et l'homme se sent diminué par la grandeur relative qu'il découvre dans la poussière de la terre.

Le souci de l'ordre, le respect de la hiérarchie, la plus scrupuleuse honnêteté dans la répartition du travail, ont développé chez les insectes une justice plus intransigeante que celle des humains. « Travaille ou meurs » telle doit être la devise de ce monde de travailleurs. Et, chose admirable, les insectes me paraissent inaccessibles aux hypocrisies de nos mauvaises pitiés. La loi du travail est appliquée dans toute sa rigueur et les insectes semblent comprendre ce que l'animal raisonnable se refuse trop souvent d'admettre : *la nécessité de la subordination*.

Voilà ce qui devrait être proposé comme modèle à toute vie humaine, surtout devant les revendications grandissantes des classes ouvrières. Dans un pays de démocratie comme l'Amérique, où la fortune est le résultat d'efforts personnels, les *ouvriers patrons* devraient s'unir pour proclamer à leur tour leur droit à la justice, en écrasant sous leurs talons les frelons de leurs usines. Mais les démagogues, agités par leurs passions égoïstes et mesquines, ont enfanté « un monstre aux mille têtes : le peuple roi.» Tant qu'on le maintiendra sur un trône, le monde sera dans l'anarchie et les générations à venir, lamentables débris de nos fausses théories humanitaires, chercheront vainement ailleurs que chez les insectes, la pitié dans l'ordre et la justice.

Pourtant les insectes connaissent la guerre et la chasse. Nous nous indignons

en voyant la mouche se débattre sous les morsures de l'araignée. Mais l'araignée *doit* vivre de ses chasses quand nous donnons souvent aux nôtres un but de plaisir, et que nous en sommes arrivés à ce point de cruauté, où l'homme se croit un dieu très bon et très miséricordieux, quand il fait grâce à un insecte de sa vie. L'habitude où nous sommes de ne jamais réfléchir sur nos moeurs nous fait parfois pousser le cynisme jusqu'à nous glorifier de notre attendrissement devant les victimes de notre plaisir.

Depuis l'enfant qui tue les oiseaux, jusqu'à l'homme qui court les bois avec le désir du carnage, le roi de la création fait horreur à quiconque se regarde agir avec un esprit d'attention et de probité.

L'homme marche et son pied tue, il parle et sa langue blesse, il vit par goût de chair et de sang et, quand il est bien repu, il parle de la pitié.

Or, en réalité, rien ne nous est plus difficile que de faire acte de pitié, car la nature vit d'elle-même : « elle se dévore pour se refaire » ; c'est la grande loi qui explique la guerre éternelle entre les éléments qui la composent. Aussi toute pitié est fausse et même criminelle quand elle est en dehors des principes de l'ordre et de la justice.

Mais des hommes ont vécu toute une vie sans l'avoir remarqué. Ils ont bu et mangé sans avoir rien goûté. Ils ont su de

la vie ce qu'en sait la brûte, quand il eût peut-être suffi de forcer leurs yeux à regarder, leurs oreilles à écouter, pour rendre leur existence moins égoïste, c'est-à-dire plus heureuse et plus féconde.

J'ai toujours éprouvé une grande tristesse à la pensée qu'il est des enfants qui n'ont jamais deviné le coeur de leur mère ou l'esprit de leur père ; des parents qui n'ont jamais pénétré l'âme de leurs enfants ; des êtres qui vivent côte à côte sans vouloir saisir la beauté d'un regard ou la tristesse d'un sourire. Ils me font l'effet d'insensés qui, haletant de soif, passeraient auprès des sources sans se désaltérer.

Ces hommes dont l'esprit est trop peu attentif ne peuvent agir que sous l'impulsion de leur instinct. Ils ne se demandent jamais le comment des choses, la raison de leurs sentiments ; une page de Fabre les ferait bailler d'ennui et, ne pouvant comprendre la vie contemplative, ils affectent de la dédaigner. Ils auraient raison sur ce dernier point si l'action ne devait pas suivre la contemplation, mais il ne faut pas oublier que « toute la noblesse de l'homme est dans sa pensée.»

Il existe je ne sais quelle analogie entre la pensée et l'océan ; elle est profonde, immense, mystérieuse comme la mer et, comme elle, elle a recueilli la moindre goutte d'eau. Faire l'histoire de l'océan, c'est remonter

aux sources. Faire l'histoire de la pensée, c'est remonter à l'attention.

L'instinct guide l'animal pendant que la réflexion conduit l'homme vers son but sur la terre, le perfectionnement.

Pour atteindre ce but, bien des moyens nous sont donnés, mais encore faut-il les chercher, s'habituer à contempler les merveilles de la création dans ses grandes et petites manifestations qui font bientôt comprendre l'harmonie de la nature avec les sentiments de l'homme, harmonie qui appelle l'idée de l'unité et qui demande Dieu.

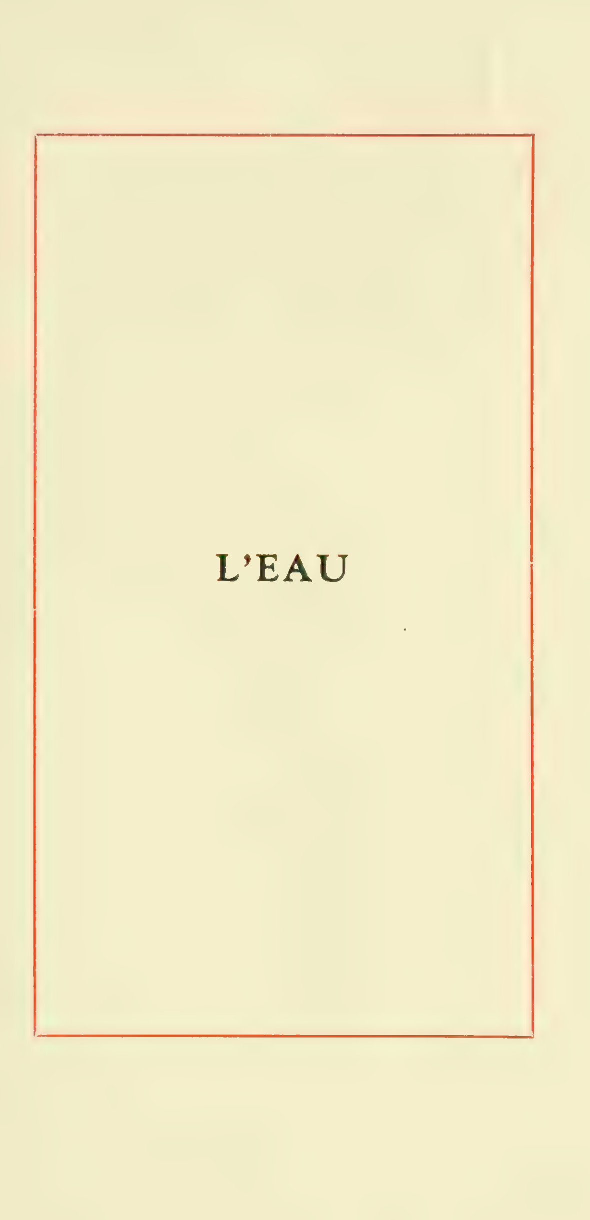
Donc en partant de ce principe que l'attention est la prise de contact de l'intelligence avec l'objet, la base de tout monument immortel, nous pouvons conclure que celui qui est attentif saura construire avec solidité, comme il saura en étendant son attention aux êtres et aux choses, échapper à l'obsession de sa personnalité, c'est-à-dire au vague tourment qui s'agite et se lamente dans le coeur de tout homme.

Elle nous apprendra aussi, qu'il faut savoir se perdre de vue et porter ses regards sur le prochain, si l'on veut pratiquer la vertu de la justice qui nous protège contre la barbarie en maintenant l'équilibre social.

C'est parce que je comprends toute l'importance de l'attention que je vois un principe de philosophie dans cette qualité.

Puisse-t-elle me rapprocher de la sagesse et de l'art en me montrant avec évidence le petit point que j'occupe dans l'ordre de la création.





L'EAU



L'Eau

Il semble que l'eau a toujours exercé une puissante attraction sur les peuples et les individus ; qu'elle ruisselle dans les rivières, chante dans les fontaines ou gronde dans l'océan, son magnétisme est si grand que nous pardonnons aux peuples qui voulurent voir en elle une divinité, aux savants qui firent de la mer le berceau de la vie. Des enchanteresses moins redoutables ont égaré des esprits aussi sérieux.

Pour bien se pénétrer de l'influence et du charme de l'eau, il faut se rappeler les pays arides où la terre ne laisse jaillir que de rares fontaines. Les habitants de ces régions regardent avec désespoir se tarir les sources et attendent avec anxiété la saison des pluies qui, comme une magicienne, transforme leur désert en oasis.

C'est auprès des vasques de leurs fontaines que les orientaux rêvent de bonheur. Et la caravane qui fait son entrée majestueuse dans l'admirable lumière du Sahara,

ne poursuivra sa marche conquérante qu'en autant que durera sa provision d'eau. Malheur au voyageur si celle-ci vient à lui manquer ; son esprit halluciné la verra se refléter dans le mirage des lacs et des rivières vers lesquels il courra dans l'espoir de s'y abreuver et d'y tremper ses membres brûlants.

La science cosmologique et hydraulique a su décrire, élever et diriger les eaux. L'hydrothérapie a demandé à l'eau froide son mystérieux pouvoir de reconstitution. L'homme s'est construit des navires pour traverser les mers, des appareils pour scruter ses profondeurs ; il a bâti des villes sur pilotis, contraint des torrents à faire fonctionner des usines. Et il semble que Dieu a regardé l'homme comme on regarde jouer un enfant.

Mais voici que tout-à-coup les eaux se sont soulevées devant lui et elles ont emporté son ouvrage comme un fétu ; alors, pris d'une terreur folle, abandonnant tout orgueil, l'homme a eu peur de la force qu'il croyait asservie.

« Au commencement, dit la Genèse, l'Esprit de Dieu planait sur les eaux.» — « Dieu a créé les flots de la mer et sa Sagesse éternelle existait avant eux.» ECCL. — « C'est Lui qui les soulève, les amoncelle et les fait mugir.» PS. — « C'est par suite d'un orgueil insensé que l'homme s'imagine pouvoir leur commander. » Mach.

De tout temps l'eau a été considérée comme le symbole de la pureté morale. Une des premières écoles philosophiques de la Grèce enseignait que l'eau est le principe générateur de toute chose et que tout retourne en eau. Elle est en honneur dans la plupart des religions qui la considèrent comme un mythe. Et la fable, qui peuplait de nymphes les fleuves et les fontaines, raconte que Numa Pompilius s'asseyait au bord de l'eau pour recevoir de la nymphe Egérie la sagesse de ses lois. Le mythe et la fable ne contiennent pas la vérité en eux-mêmes, mais dans la morale qu'ils dégagent. Aussi pourquoi la vue de l'eau si apaisante et si purifiante ne saurait-elle point inspirer des principes de sagesse ?

L'eau qui fuit sans retour est l'image de la vie ; elle devrait être aussi sa leçon : solitaire, avec un bruit de sanglots, un ruisseau passa dans la plaine... Pourquoi ces pleurs ? J'ai regardé où il avait passé, j'ai vu des champs fertiles, des fleurs épanouies, des arbres pleins de fruits. J'ai couru à l'océan et j'ai demandé au ruisseau : où est donc ta solitude ?

Partout où elle passe, l'eau est synonyme d'abondance et de bonheur. Au milieu du désert, Moïse encourage son peuple en lui décrivant la Terre Promise « pleine de ruisseaux et de fontaines » — Et la Genèse place le jardin de l'Eden au milieu de quatre fleuves.

Il serait trop long de citer tous les passages de l'Ancien Testament où il est question de la soif. Après avoir parlé des puits d'Agar, de Rébecca, de Jacob, et de la soif des soldats de Gédéon, l'Ecriture nous dit : « Le Seigneur enverra une faim sur la terre, non une faim de pain, ni une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de Jéhova.» — « La soif sera un des maux dont seront frappés les ennemis de Dieu.» — « Venez avec de l'eau au devant de celui qui a soif. » Isaïe.

A la Samaritaine, le Seigneur dit que celui qui boira l'eau qu'Il lui donnera n'aura jamais soif. Et il nous est particulièrement cher à nous, catholiques, que l'eau coule à la grotte de Lourdes pour proclamer la puissance de la mère de Dieu.

Le Christ aimait à parler au bord de l'eau et c'est parmi des pêcheurs, des hommes de la mer qu'Il choisit la plupart de ses disciples, comme si leurs yeux habitués aux vastes horizons avaient dû mieux préparer leur âme à l'universalité de sa doctrine.

Les grands fleuves qui traversent plusieurs pays parlent au peuple de la solidarité. La voix de l'eau berce le rêve des hommes, apaise leurs passions, invite à la vertu.

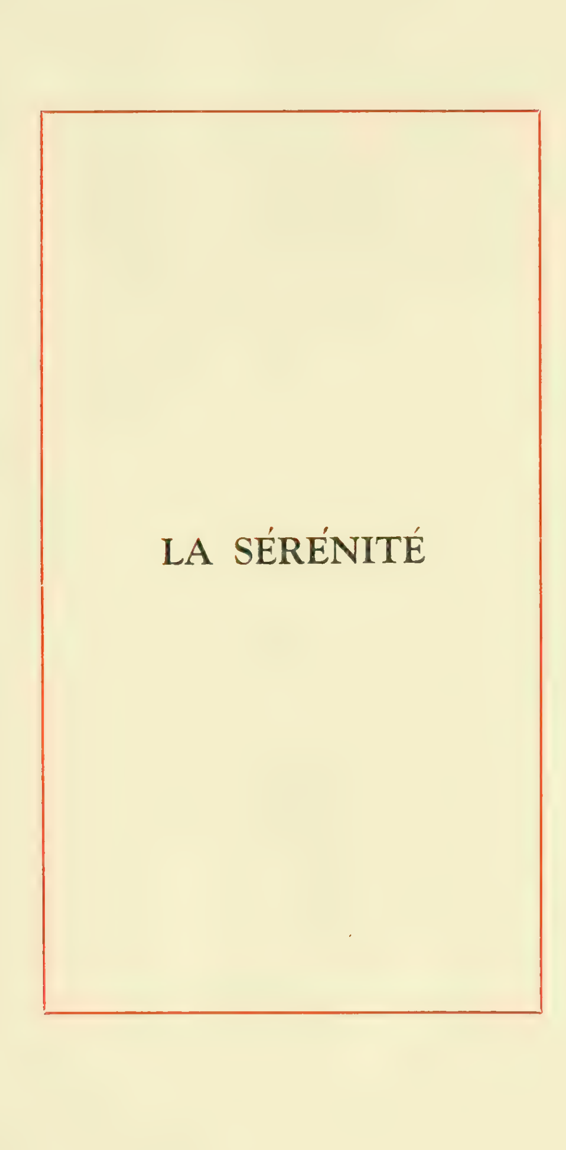
Et celui qui est allé voir monter la mer par un jour de tempête, qui a goûté sur ses lèvres le sel et l'iode de l'océan, qui s'est exalté au bruit des vagues, a senti son âme se soulever comme les flots, dans un enthousiasme voisin du délire. C'est le vent du

large qui rend les âmes assoiffées d'idéal, mais c'est la voix doucement chantante des petits ruisseaux qui fait les coeurs purs et heureux. Qui de nous n'a conservé la vision de quelque vieux pont vermoulu où il s'est appuyé, dans le calme des bois, pour écouter le murmure de l'eau? Qui de nous n'a dans sa vie l'amitié d'un petit cours d'eau ? Pour ma part, c'est un humble ruisseau qui a baigné de sa poésie toute mon enfance, et je ne me le rappelle jamais sans émotion. Cher petit ruisseau au cours joli, que d'histoires qui me faisaient frissonner de crainte ou de plaisir il m'a racontées, lorsqu'assise à ses bords, je regardais le soleil dessiner sur lui des rayons et des ombres, patiner l'araignée d'eau et aller en tous sens les poissons très affairés. — Ruisseau, mon petit ami, qu'as-tu donc vu dans la montagne ? — De grands fauves se dévorant entre eux..... des hommes sauvages..... des fleurs étranges.....

Quelquefois, l'eau m'invitait au départ ; je rêvais de me laisser glisser sur elle pour de lointains et merveilleux voyages ; car le ruisseau et l'enfant ont de secrètes harmonies, l'un dans sa course à la mer, l'autre dans sa course au bonheur, et tous deux ignorent encore l'amerture des profondeurs. Aussi, quand vient le printemps et que l'eau ruisselle avec une vigueur nouvelle, je rêve d'un pèlerinage au bord de la source qui en-

chanta mon enfance. Il me semble que je redeviendrais meilleure si je pouvais simplement remuer du pied les cailloux ronds de ses rives, jeter une fleur dans le courant et voir se refléter dans l'onde de cristal, mon âme d'autrefois.





LA SÉRÉNITÉ



La Sérénité

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu des gens se préparant aux voyages.

Et tel part pour le sud et tel autre pour le nord. Et celui-ci pour l'occident et celui-là pour l'orient.

— Mais que fuis-tu donc ainsi, mon frère ?

— L'ennui qui me ronge comme un chancre.

— Qu'importe alors les rives du Nil ou le palais de l'Alhambra, mon frère ? Qu'importe que ton oeil se réjouisse si ton coeur est pourri. Car l'ennui est une pourriture : c'est la pourriture de l'esprit et du coeur, et où que tu t'en ailles, tu traîneras avec toi la misère de ton âme. La vie est brève : qui s'ennuie a déjà trop vécu.

Et toi qui délaisses ta famille pour d'impossibles chimères, es-tu donc lasse d'aimer, ma soeur ? Prends ton balai et balaye ta maison, crois-tu qu'elle sera plus nette à ton retour de l'étranger ?

O mon frère, ô ma soeur, que vienne le temps où nous aurons honte de parler de notre ennui, où nous aurons le courage de brûler au fer rouge cette plaie hideuse. Que vienne le temps où, dans l'équilibre de nos facultés, nous retrouverons la tranquillité de l'âme, la douce sérénité.

La sérénité vient de l'harmonie comme la perle vient de la profondeur de l'océan ; mais il faut bien l'avouer, pêcheurs de perles, chercheurs de beauté, se font de plus en plus rares.

La sérénité n'est pas à la mode. L'agitation a pris sa place dans nos coeurs, dans nos âmes, dans nos esprits. L'homme s'agite, cette vérité est vieille comme le monde, mais combien plus évidente de nos jours, où nous avons soif de tout voir et de tout comprendre sans rien approfondir ; soif de plaisirs nouveaux, de sensations nouvelles. Tout ce qui flatte notre imagination nous séduit. Tout ce qui parle à notre raison nous excède.

L'imagination et les nerfs ont remplacé la raison et le coeur et c'est de ce manque d'équilibre dans nos facultés qu'est née la neurasthénie. La neurasthénie est aussi, bien souvent, le triste fruit de l'égoïsme. Penché sur ses chagrins, fermé à tout esprit de philanthropie, l'homme a vite fait de mettre son imagination en délire et de se persuader qu'il est un être d'exception parmi l'humanité souffrante. Et quand, par hasard, il veut bien regarder autour de lui ceux qui

supportent avec courage les chocs de la vie, c'est pour vous dire avec un air de supériorité : « Un tel ? Il ne sent rien, il n'a pas de nerfs : moi, je fais de la neurasthénie. » Et pourtant, celui-ci est le tourment des siens, celui-là leur consolation. Il serait temps d'être sévère pour la neurasthénie si nous voulons cesser de voir la folie se répandre dans le monde par snobisme.

La sérénité est la santé de l'âme. La neurasthénie est souvent la maladie et le châtiment de quiconque se prend pour le centre du monde et tourne autour de soi-même.

Un penseur profond qui peut regarder sans sourciller le génie de Pascal, Ernest Hello, ne se lasse pas de répéter dans ses ouvrages qu'il faut restituer aux vieux mots leur splendeur. Et certes, s'il est un mot fait de splendeurs, c'est bien celui de sérénité. Arrêtons-nous un instant à penser à toutes les qualités qu'il demande et à tous les défauts qu'il exclut.

La sérénité vit de la foi, de l'amour, de la justice, de l'humilité et du renoncement. C'est chez les mères de famille qui peinent, chez les religieux les plus austères que nous la rencontrons le plus souvent. Elle ne peut connaître ni la haine, ni l'envie, ni l'avarice, ni la jalousie, car le moindre attouchement avec la laideur la ferait mourir immédiatement.

La sérénité est une beauté qui vient de la plénitude des plus nobles vertus.

Elle ne peut être confondue avec la placidité qui n'a pas d'âme. L'une est morte, l'autre est essentiellement vibrante et *compréhensive.*

Car lorsque l'esprit comprend, il s'apaise.

On s'inquiète ou on dort dans les ténèbres ; on s'épanouit dans la lumière.

Si nous avions sur toutes choses des visions plus claires, une grande sérénité nous viendrait et nous rapprocherait de Dieu.

« O Dieu, tranquille esprit », dit Victor Hugo. Pouvons-nous en effet concevoir Dieu autrement ? Plus il y a de lumière dans l'âme, plus il y a de calme ; plus il y a d'ombre, plus il y a de trouble.

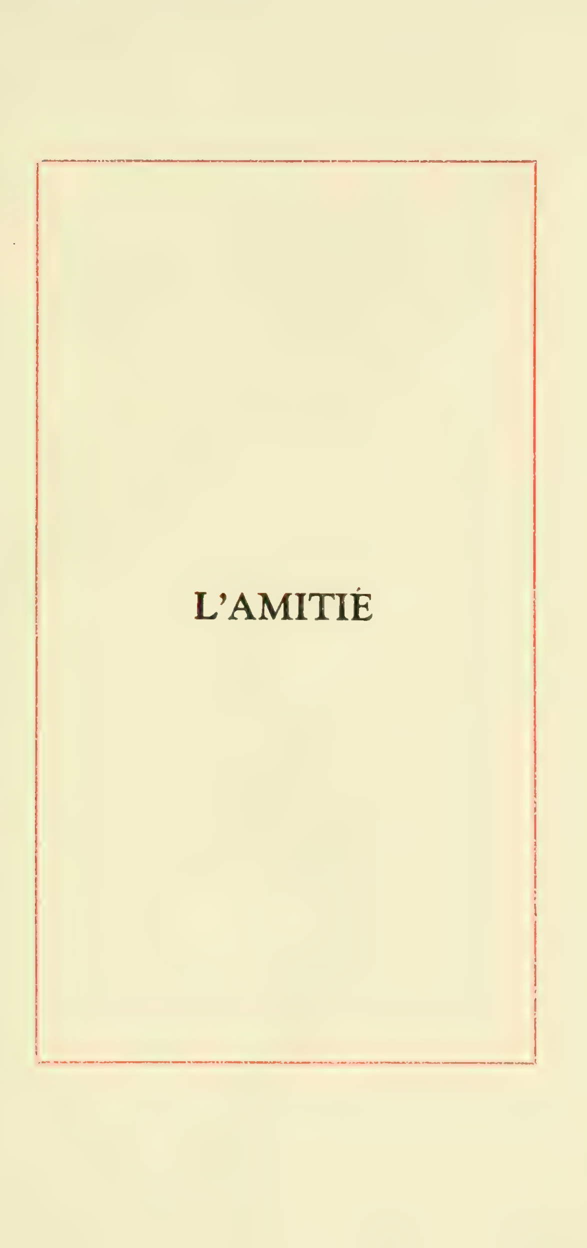
Dégagée de tout excès de passion, la sérénité possède les clartés de la sagesse ; aussi a-t-elle cessé de se révolter devant le mystère des souffrances, mais elle va vers elles avec de douces mains en pensant à la rétribution.

Et parce qu'elle est dès ici-bas la récompense des sacrifices consentis, elle donne à la vie de l'homme une grande dignité ; et quand vient l'heure suprême, c'est sur la figure de quelques mourants que nous pouvons parfois la voir dans toute sa majesté.

Plus le monde est bouleversé ou étreint par l'angoisse, plus il devrait tendre vers la

sérénité et chercher sa voie de lumière, de paix et de sainteté. Mais le moins que nous lui devons, c'est d'apprendre à la connaître, pour pouvoir la saluer quand nous la rencontrons.





L'AMITIÉ



L'Amitié

Je me suis souvent demandé ce que serait la vie sans l'amitié, et instinctivement j'ai fermé les yeux, comme si une lumière s'éteignait en moi.

L'amitié est pour le coeur ce qu'est pour la chapelle la lampe du sanctuaire : douce, discrète et fidèle.

Il n'y a point d'amitié solide en dehors de la vertu ; les âmes vulgaires courent à leur égoïsme et « l'égoïsme et l'amitié s'excluent l'un l'autre.»

On ne cherche point un ami pour être égayé ou pour pleurer : les plaisirs sont vanité, les plantes sont stériles. On cherche un ami comme on cherche la lumière pour être rasséréné.

L'amour illumine la vie. L'amitié l'éclaire.

L'amour peut naître des contrastes. L'amitié est avant tout une ressemblance, une fraternité d'âmes.

Il en est de l'âme et du caractère comme de l'artiste et de son oeuvre : elle ne lui rend pas toujours justice. Dans l'amitié les caractères peuvent s'opposer, les âmes jamais.

Plus une âme s'élève plus elle est capable d'amitié.

L'amitié doit agir sur notre âme comme le vent sur les nuages ; il laisse le ciel plus serein.

Un ami c'est l'écho de nos enthousiasmes et de nos indignations, ces deux sentiments par lesquels un caractère donne peut-être le mieux sa mesure.

Il y a entre un ami et des camarades la différence qui existe entre l'harmonie et les convenances.

La pénétration d'un coeur demande sa longue connaissance.

Cesser d'aimer c'est cesser de voir le bien et le beau.

L'amitié est essentiellement virile. La sentimentalité est la caricature de cette affection sincère, ferme et courageuse.

L'histoire sainte de l'amitié me paraît avoir été trop exclusivement écrite par les hommes. Mais, si rares qu'elles soient, les amitiés entre femmes existent tout comme les amitiés entre hommes, et comme ces dernières elles ont leur noblesse et leur profondeur. « Les hommes mettent dans leurs amitiés plus de leur esprit, les femmes plus de leur coeur.»

Les amitiés d'esprit sont moins exigeantes que celles du coeur. Les premières se contentent de communications, les secondes veulent les confidences.

Il semble que sur la terre les âmes sont divisées par familles, ce qui fait qu'en les rencontrant nous avons l'impression du connu ou de l'inconnu.

Amour, amitié, estime, admiration ; quatre mots, quatre sentiments. L'amour peut les contenir tous car il est le plus complet des sentiments, l'amitié le plus saint, l'estime le plus désintéressé et l'admiration le plus naïf.

Il faut non seulement penser à son ami, mais aussi à l'amitié que l'on a pour lui, afin que celle-ci grandisse en force et en beauté. L'amitié est un jardin qu'il faut savoir sarcler.

La jalousie, l'indélicatesse et la colère fatiguent, énervent et affaiblissent l'affection la plus vraie. Sachons vaincre ces misères si nous ne voulons les voir devenir redoutables, inspirer des bassesses et troubler à jamais la paix de notre coeur.

Ne jette pas de pierres à ton ami s'il te délaisse, mais descends en toi-même et juge-toi.

Un coeur mesquin fait rarement crédit.

Ne te lie pas d'amitié avec une âme dolente ; elle n'aime que sa plainte.

Le courage de ton ami exaltera le tien.

Pour conserver l'amitié d'un envieux il faut être abonné au malheur, surtout à l'insuccès.

La loyauté est le premier devoir de l'amitié.

Le tact et la délicatesse sont peut-être l'art des affections durables.

On est porté à étudier ce que l'on aime, parce que le coeur aide merveilleusement l'esprit.

Le coeur et l'esprit sont les deux yeux de l'âme, en fermer un c'est être borgne.

A ne cultiver que son esprit on devient vite cynique. C'est pour avoir trop craint d'être la *dupe de son coeur* que La Rochefoucauld a écrit tant de maximes amères.

Il peut y avoir des amitiés sans tendresse, il n'y en a point sans confiance.

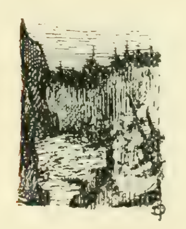
Celui qui connait une amitié fidèle possède un levier pour son âme. Puisse Dieu en être l'appui.

Rechercher l'amitié de quelqu'un est une expression psychologique. Le mot rechercher veut dire voir de nouveau. Or qu'est-ce qu'une affection sincère, si ce n'est la recherche de l'esprit et du coeur de celui qu'on aime ? Sans se lasser on recherche son ami. Faisons-le sans crainte ; la vie est trop courte pour qu'on puisse épuiser les trésors de son âme, car elle s'alimente à une source éternelle, et c'est pour cette raison aussi que jamais regard d'homme ne peut la pénétrer complètement.

Il faut croire à l'amitié comme à la vertu et à la gloire. La vertu est dans la lutte, la gloire est sur les sommets, l'amitié leur a souvent servi de trait d'union.

Personne ne voit plus clair dans notre âme que notre ami, personne n'est un juge plus sévère et plus indulgent, et les Saintes Ecritures nous disent que : « Le frère qui est aidé par son frère est pareil à une forteresse inébranlable.»

Si chacun possédait un ami véritable le monde serait transformé, car nous saurions le regarder sans amertume.



EN LISANT
ERNEST HELLO



En lisant Ernest Hello

« Pour contempler l'harmonie suprême, il faut s'élever au-dessus de ce monde relatif, il faut remonter à l'essence infinie.»

Qu'est-ce que l'harmonie ? Le dictionnaire nous dit que c'est l'accord parfait entre les parties d'un tout. Elle est donc un ensemble, une unité, une force inattaquable, puisqu'elle est l'ordre.

L'harmonie qui est « l'ordre vainqueur du désordre » court à la beauté « splendeur du vrai » comme le fleuve court à l'océan. Elle s'abime dans le grand tout qui est Dieu. Dieu est harmonie. « Il est Celui qui Est.» Harmonie le catholicisme qui a su concilier les choses les plus opposées dans une admirable unité de doctrine.

Pressentir l'harmonie suprême c'est peut-être comprendre un des mots les plus mystérieux que je sache, le mot « félicité.» La félicité est sans doute dans la plénitude de la joie, car la joie est une harmonie, la joie est sainte, et il faudrait une grande pureté

de coeur pour pénétrer dès ici-bas toute sa profondeur. Une âme basse ne peut posséder la joie, mais elle sera dominée par le plaisir qui conduit au vide et à l'ennui.

La joie est l'amie du sage. Le plaisir est le tyran du monde.

Mais les hommes sont étrangement faits: toute leur vie, ils doutent, cherchent, pleurent et souffrent et pourtant ils ne sauraient concevoir la félicité éternelle en dehors de leurs affections terrestres et de leurs pauvres bonheurs humains. Ce n'est point sans un certain malaise que nous pensons à la béatitude des élus. Nous médisons de la terre et nous voudrions la transporter dans le ciel. Nous comprenons toutes choses selon notre esprit, nous expliquons le droit avec notre justice qui sont pourtant très bornés. Nous voyons un point de l'univers et nous prétendons juger le monde.

« Voulez-vous mesurer la portée intellectuelle d'un homme ? Demandez-lui qu'elle est sa conception de l'unité. Sa réponse donnera sa mesure.» Cette parole me paraît juste, c'est pourquoi je crois que le génie doit plutôt venir de l'étendue de l'esprit que de sa profondeur. Le génie saisit le rapport des choses entre elles.

Pour sonder un abîme, il n'est pas nécessaire d'y descendre, mais de le mesurer et qui dit mesure, dit comparaison.

Tout dans la nature est solidarité, relation, rapport. Et si nous sommes convaincus

qu'il y a un Dieu, toute découverte scientifique rapproche inévitablement de Lui. Qu'on n'en saisisse pas le rapport immédiat, je le conçois, mais tôt ou tard, la science doit rendre témoignage à *Celui qui est*. Qu'on prenne par exemple la seule découverte de la photographie et qu'on l'applique au cas des fakirs de l'Inde, la plaque sensible n'enregistrant aucune preuve des sorcelleries que chaque spectateur croit voir de ses yeux, voici nos suppositions réduites au seul domaine de la suggestion.

La science se basant sur *ce qui est* a souvent convaincu les hommes d'imposture en rendant à l'*Etre* la gloire qu'ils voulaient s'approprier.

Toute la science expérimentale prouve que l'homme « peut plus qu'il ne sait », car nous pouvons utiliser les forces de la nature en nous soumettant aux lois qui les gouvernent tout en ignorant leur cause première. Aussi des savants ont-ils reconnu que ces lois ont entre elles une relation étroite qui émane d'un principe d'harmonie universelle.

Une des plus belles sciences de notre temps, l'aviation, devra, il me semble, apprendre à l'homme à s'élever pour voir grand, pour voir juste. Après l'astronome, le monde étonné a vu naître l'aviateur, pèlerin des étoiles. Avide de l'infini, l'homme-oiseau s'empare de l'espace et de là il regarde la terre avec des yeux nouveaux. Il donnera peut-être d'autres explications aux lois de la

physique, il enrichira la science de découvertes nouvelles, mais tout cela sera d'une importance secondaire, si ces découvertes ne tendent point à démontrer plus clairement aux hommes les lois de la solidarité et de l'harmonie.

Que signifient cette nuée de spécialistes intolérants qui s'est abattue sur le monde ? Chacun n'a souci que de son travail personnel et se désintéresse de celui de son voisin. De l'Art, on a fait les arts et de la Science, on a fait les sciences. L'architecte bâtit son palais, le sculpteur fait sa statue, le peintre sa peinture. Le palais, la statue, la peinture sont des chefs-d'oeuvre. Placez-les ensemble, ils se rejettent. Pourquoi ? C'est que la loi de l'harmonie qui a présidé à la construction du Parthénon est oubliée de nos artistes modernes. C'est d'abord la beauté de l'ensemble que nous devons chercher, l'admiration pour le détail vient ensuite.

Un homme peut se recueillir dans la solitude pour un travail de pensée ou de laboratoire, mais l'opinion, philosophique ou scientifique, qui sera le fruit de ses patientes études, n'aura sa raison d'être qu'en autant qu'elle doit servir de base ou de complément à d'autres idées de vérité ; car elle ne sera toujours que la partie d'un tout et de par sa nature elle tendra à l'union. Ne sont-ce pas là les alliances spirituelles, les associations d'idées si chères à Hello ?

Qu'on jette maintenant un regard dans le domaine politique. Quelles misères apercevons-nous ? Pourquoi l'ambition personnelle, l'esprit de ruse et d'intrigue semblent-ils en être la base ? Est-ce que la sagesse ne doit plus présider aux destinées des peuples ? La sagesse qui contient tant de choses, la sagesse qui est une harmonie et que l'homme d'Etat devrait chercher avant tout. La culture intellectuelle est bien nécessaire au politicien, mais combien plus la culture morale. Que lui sert-il de pouvoir citer Platon et Cicéron si sa politique manque de hauteur et si ses vues sont étroites ?

Mais toutes ces misères et ces rétrécissements d'esprit viennent sans doute d'un défaut de l'éducation première. Si, au foyer familial, on avait le souci des grands problèmes religieux et sociaux, si on savait ne point borner le monde à son entourage immédiat, on verrait plus souvent se répandre dans l'univers de ces hommes aux pensées larges et élevées qui sont une bénédiction pour le genre humain.

Je crois que nous devrions souvent nous arrêter à la beauté et à la signification du mot foyer.

Le foyer, c'est le lieu où l'on fait le feu... Qui de nous ne voudrait voir sa flamme ardente, haute et droite.

« Le feu purifie, le feu illumine, le feu unit.» Le feu est le symbole de l'amour, et S. Augustin a dit : « Mon poids, c'est mon

amour.» En vérité c'est une bien profonde parole digne d'un saint et d'un génie.

Le foyer c'est le lieu où l'on fait le feu... C'est au foyer que l'on forge son âme.

Tout se tient en Dieu. Tout se tient dans l'amour. Le politicien, le philosophe, le savant et l'artiste devraient s'unir d'amitié pour être dans l'ordre qui est leur force.

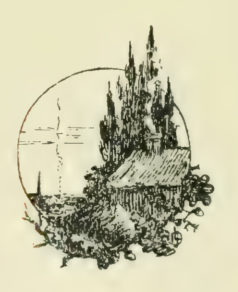
« Tout se tient.»

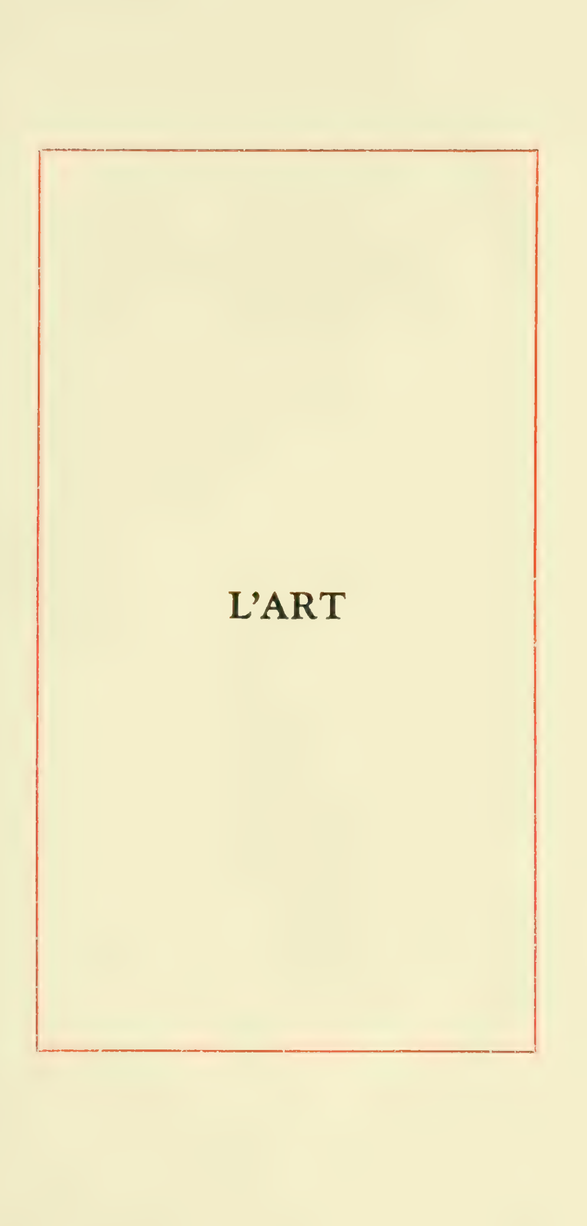
« Aimez-vous les uns les autres.»

« L'Harmonie absolue réside dans l'infini.»

« Dieu est Celui qui est.»

Ces paroles mettent une lumière et un apaisement dans nos esprits.





L'ART



L'Art

L'art est la manifestation par un signe sensible du désir de perfection qu'il y a dans l'homme.

L'artiste se perfectionne dans la beauté ou la laideur, dans le bien ou le mal. Des artistes ont exploité le goût que nous avons pour l'horreur. Tels Rodin, dans la *Vieille Heaulnière* ; Shakespeare dans *Macbeth.* L'âme de Néron si cruelle qu'elle fût avait des côtés artistiques. La perfection étant un extrême, l'art est extrémiste ; il est incontestablement une école de morale ou de débauche.

Tous ceux qui accomplissent un travail quelconque avec le désir de sa perfection, aspirent à l'art. Ainsi quand on veut le restreindre à la musique, à la peinture et à la sculpture, c'est qu'on ne s'est jamais demandé ce qu'était l'art et qu'on a par conséquent jamais compris l'universalité de ce mot.

Les musiciens, les sculpteurs, les peintres portent officiellement le nom d'artiste, mais l'art ne saurait être circonscrit à leur seule activité. Ne disons-nous pas l'art poétique, décoratif, voir même l'art culinaire et de la mode ? La danseuse ne vous parlera-t-elle pas de son art ? L'art est donc partout et uniquement où l'on constate par un signe sensible le désir de la perfection. Dans le sens large du mot, il peut pénétrer toutes les vies comme le vice ou la vertu, mais, de même qu'on ne saurait appeler vertueux l'homme qui fait un acte de vertu isolé, de même, on ne saurait appeler artiste l'homme qui fait par hasard une oeuvre artistique. L'art, la vertu et le vice ne donnent leur nom qu'à une habitude.

Les hommes sont artisans, dilettantes ou artistes. Ils sont artisans, quand ils font métier d'une chose, dilettantes, quand ils la goûtent et artistes quand ils sont esclaves de sa perfection.

Aussi dans leur inconscient désir d'affranchissement, les artistes ont-ils toujours à la bouche les mots de maître et de liberté. « Nous sommes nos maîtres » disent les uns ; « Nous ne relevons que de nous-mêmes », et ils ont proclamé la doctrine de l'art pour l'art. Devenir un maître, soupirent les autres, un maître de l'art. Rêve ! chimère ! l'art les tient. Et c'est un maître jaloux de ses droits, un maître doux ou cruel selon que ses serviteurs veulent ajouter à ses richesses

ou en tirer profit. Seuls seront sages, ceux qui trouveront leur récompense dans l'unique bonheur de le servir.

L'art comme toutes choses relève de la philosophie. L'art vient des sentiments, la philosophie de la raison. Une oeuvre d'art n'est grande qu'en autant que la philosophie la proclame telle. C'est donc un tort de croire que la philosophie dessèche le coeur. La raison est aux sentiments ce qu'est le sécateur aux arbres : elle taille, coupe, émonde pour laisser se fortifier ce qui doit grandir.

De tout temps, les philosophes ont été préoccupés de la question de l'art, et les artistes ont toujours servi la philosophie de leur temps.

La Grèce a créé *La Victoire de Samothrace* après avoir lu Socrate et Platon. Et plus tard, le style gothique n'a-t-il pas été la conséquence de la philosophie chrétienne ? N'en prendrions-nous pour preuve que les deux prières de la *cathédrale de Cologne* et de *la Sainte Chapelle.*

De nos jours, le nombre toujours croissant des dilettantes a fait du cosmopolitisme une nécessité. La philosophie allemande a pénétré dans tous les milieux. L'idéal kantien s'est répandu dans le monde et, selon Kant, dit l'abbé Robert, « L'intelligence humaine ne connaît pas la chose elle-même (le noumème) mais seulement sa représentation, son apparence, (phénomène) ». Com-

ment s'étonner après cela qu'on ait vu surgir dans le domaine artistique, un impressionisme de bas étage qui n'est autre chose que la représentation fantaisiste et phénoménale de l'idée.

La philosophie comme la religion, finit toujours par laisser son empreinte dans les esprits, de sorte que consciemment ou inconsciemment, l'artiste exploite toujours des sentiments qui ont été précédemment raisonnés. Ils sont donc en pleine utopie ceux qui prétendent faire de l'art pour l'art. Il faut avoir un dieu avant de lui élever une statue, un idéal avant de le manifester.

L'art évolue toujours avec la science. Ainsi, la mécanique ayant été poussée à un haut degré de perfectionnement, nous avons cru un moment que l'artiste devait fatalement disparaître devant la machine. Mais en face des arts mécaniques, de la photographie polychrome, de la photo-sculpture et de la musique automatique, l'artiste a compris que l'art devait se chercher un sanctuaire inviolable et il l'a trouvé dans son âme.

La science a servi d'épurement à l'art en mettant la photographie en concurrence avec les froides et savantes académies et les instruments automatiques avec la seule virtuosité.

La science donne ainsi également raison à la philosophie de Hégel sur l'art. D'après Hégel, l'art se *cherche,* se *trouve* et se *dépasse.* Pour ma part je m'explique l'idée de

Hégel de la manière suivante : l'art, c'est-à-dire le désir de la perfection se *cherche* quand il se porte sur des objets qui affectent simplement les sens extérieurs. C'est ainsi que nous pouvons parler de de l'art de danser, de s'habiller, etc. Je ferai également entrer dans la catégorie de l'art qui se cherche, les artistes qui prétendent, soutenus par des philosophes, que l'art est un jeu dont le but est le plaisir. L'artiste qui comprend l'art de cette manière est plus sensuel que sensible et son oeuvre aura toujours un caractère superficiel.

L'art se *trouve* quand il devient personnel, c'est-à-dire lorsqu'il comprend qu'il relève du sens intime et que l'artiste est une âme qui se développe en ondes sonores.

Enfin l'art *se dépasse* quand il rencontre le « génie qui fait éclater la forme humaine dans un pressentiment du surhumain. »

« L'art, dit Ernest Hello, est le balbutiement de l'homme qui, chassé du Paradis Terrestre et non arrivé au Paradis Célestre, célèbre encore et célèbre déjà la beauté perdue. Il est tombé ; le lieu de la beauté est fermé pour lui, mais l'exilé trace sur la terre étrangère une esquisse de la patrie. »

Considéré à cette hauteur, l'art me paraît être la manière catholique de reprendre la théorie de Platon qui veut que l'homme ait des idées éternelles des choses. Si l'art est un *souvenir*, un *pressentiment*, il est donc essentiellement impressionniste.

L'histoire de l'impressionisme me semble être celle d'une route très souvent parcourue dans notre enfance ; nous en avons gardé une vision imaginative et, s'il fallait la peindre d'après notre mémoire, ce serait plutôt l'âme de la route que la route elle-même que tracerait notre pinceau. L'impressionisme n'est donc pas un art précis et c'est pourquoi il tombe si facilement dans la charge, en musique comme en peinture et en sculpture. Il faut un sens artistique très développé pour faire de l'impressionisme et ne pas descendre au grotesque. C'est la raison pour laquelle il s'est laissé si facilement égarer sous l'influence de Kant.

Mais si les oeuvres impressionistes ne doivent jamais être des documents pour les sciences exactes, elles seront des trésors inépuisables pour les sciences morales puisqu'elles sont particulièrement le symbole du désir, le duel émouvant de l'idée et de la forme. Ainsi quand Rodin présentait à la France, au milieu d'une tempête de protestations, son *Balzac* qui n'était qu'une grossière ébauche de la forme humaine, il faisait oeuvre de moraliste autant que d'impressionniste.

L'impressionisme me parait être la quintessence de l'art puisqu'il vit de sentiment et que le sentiment est une aptitude à recevoir des impressions. Conçoit-on un artiste sans cette aptitude ? L'artiste est avant tout un être sensitif et impressiona-

ble : il sent avant de comprendre. Celui qui sait exactement pourquoi il aime tel et tel chef-d'oeuvre est peut-être un sage mais il ne saurait être un grand artiste.

Le philosophe possède une sagesse raisonnée, celle de l'artiste est toujours instinctive ; car le premier a le savoir de l'homme, le second la fraîcheur d'impression de l'enfant et l'art est fait d'impressions et de mystères. Fixez, par exemple, des impressions au vol dans la brûme de leur mystère et vous aurez l'impressionisme d'Eugène Carrière.

Si nous reconnaissons que l'artiste est avant tout un être impressionnable, nous ne serons pas étonnés de constater l'influence qu'exercent inconsciemment sur lui la philosophie et la science. Et tous ceux qui étudient l'histoire générale des arts d'un point de vue philosophique, doivent remarquer que les grands philosophes ont précédé les grands artistes.

Si nous osions prétendre que les sept sages de la Grèce ont construit les bases du Parthénon, peut-être ferions-nous rire de nous. Et pourtant, qui sait toute la répercussion de la parole dans l'âme humaine ? Qui peut borner son étendue et ses effets ? On ne doit pas oublier que le philosophe comme l'artiste est un être de désir. Tous deux aspirent, tous deux ont la hantise de la perfection suprême ; l'un se spécialise dans l'idée, l'autre dans la forme.

Quand je songe à l'art de l'avenir, deux artistes français se présentent à mon imagination comme en devant être les précurseurs : Rodin et Puvis de Chavannes. Rodin le matérialiste a fait rendre à la matière son maximum de densité. Le matérialisme agonisait dans sa vulgarité, mais avant de mourir, il a jeté un appel vers le génie ; Rodin l'a recueilli. Et pendant que Rodin représentait *la Pensée* captive dans son bloc de matière, les hommes se construisaient des ailes pour s'élever dans les airs, et la pure, sereine et très noble physionomie de Puvis de Chavannes indiquait à l'art, par l'impressionisme poétique de son oeuvre et plus particulièrement par *la Physique* de la Bibliothèque de Boston, quelle voie lui était désormais ouverte dans le domaine scientifique.

Puvis de Chavannes a devancé l'esprit de son temps par son culte pour l'étendue, pour les paysages aérés ; car l'homme de l'avenir dont le regard sera habitué par les progrès de l'aviation à embrasser l'espace, aura nécessairement le goût des vastes conceptions. Il aura plus que nous des idées d'ensemble qui développeront dans les différentes sphères d'activité, et plus particulièrement dans l'architecture, le soucis de l'harmonie. Ainsi, de Chavannes parlait-il un langage prophétique quand il disait : « La peinture ne devrait servir qu'à animer les murailles » et son oeuvre semble prédire à la fresque un renouveau de gloire.

Rodin avec sa clairvoyance d'artiste avait pour le génie de Puvis de Chavannes la plus grande admiration et ces deux hommes se partagent la gloire d'être les figures les plus remarquables de l'impressionisme. L'impressionisme de Rodin est matérialiste. celui de Puvis de Chavannes est spiritualiste.

On prétend que l'impressionisme a pris naissance en 1863, avec le peintre Monet. Il serait plus juste de dire que le nom fit alors fortune, car, en réalité, les premières oeuvres impressionistes datent du *Jugement Dernier* et du *Moise* de Michel-Ange, et c'est, je crois, un tort de parler d'une école impressioniste, puisque cet art est trop varié dans ses manifestations, trop personnel pour qu'il se puisse enseigner. On naît Michel-Ange, Rodin, Wagner, Verlaine, Carrière ou de Chavannes, on ne le devient pas. C'est en évoquant ces hommes qui ont eu plus de génie que de talent, qu'on comprend l'indignation de certains penseurs devant la parole de Buffon : « Le génie est une longue patience.» Il est au contraire dans la nature du génie d'être impatient, de voler quand le talent marche, de n'écouter que lui-même. C'est pourquoi « le génie est beau et redoutable comme la foudre. » Un génie n'éclate jamais sur le monde sans causer de l'inquiétude, et, selon qu'ils sont terrassés ou illuminés, les hommes se révoltent ou se réjouissent.

La disposition d'esprit qui me paraît le plus favorable au génie des beaux-arts est le

mysticisme. On a appelé les mystiques, les illuminés. C'est un nom glorieux qui peut s'appliquer aussi aux artistes. Les mystiques croient à la communication directe de l'homme avec Dieu et l'amour qu'ils portent à leur Dieu leur donne la pénétration de ses oeuvres. Si une foi trop exclusive dans l'intuition conduit quelquefois à l'hallucination, il faut aussi savoir reconnaître que le génie intuitif peut susciter de nouveaux Colomb pour la découverte de mondes nouveaux.

Après sa remarquable étude sur la mysticité, Madame de Staël écrivait : « Pendant longtemps on ne croit pas que Dieu puisse être aimé comme on aime ses semblables. Une voix qui nous répond, des regards qui se confondent avec les nôtres paraissent pleins de vie tandis que le ciel immense se tait ; mais par degrés l'âme s'élève jusqu'à sentir son Dieu près d'elle comme un ami. » L'ami réfléchit son ami. L'âme de l'artiste qui sentira son Dieu près d'elle comme un ami, réfléchira sa lumière. Il faut donc : « sanctifier son âme comme un temple afin que l'ange des nobles pensées vienne y habiter. »

Quand l'artiste aura reconnu l'immense supériorité de l'idéalisme sur le sensualisme, des mystiques sur les matérialistes, il cherchera l'art dans sa véritable patrie, sur les sommets, et celui qui n'est pas un insensé comprendra que, pour atteindre à ces hauteurs, les ailes seront toujours préférables aux semelles de plomb.

Que l'artiste sache donc planer dans les airs pour respirer le parfum de la terre, l'universalité de sa poésie qui est le premier de tous les arts, parce qu'elle est le lien qui les unit.

Il est difficile de définir la poésie car elle se sent plus qu'elle ne s'explique, elle est dans la sensibilité plus que dans la raison. Peut-être consiste-t-elle dans l'image la plus pure et la plus simple que l'esprit puisse concevoir de la nature, des êtres et des choses. Elle serait alors l'intelligence de la pureté, la simplicité du génie.

Les bois, le ciel, la mer, sont les mêmes pour tous les hommes. D'où vient qu'ils disent tant de choses aux uns et si peu aux autres ? D'où vient que le poète et l'amoureux sentent la poésie de la nature comme les feuilles sentent le vent ? C'est qu'il y a dans la vie de tout homme un moment d'amour désintéressé qui lui permet de s'abandonner à la beauté avec simplicité et pureté. Comme ils se trompent ceux qui croient que l'amour est dans l'agitation et la passion. Un sentiment de trouble peut précéder et suivre l'amour, mais l'amour dans sa plénitude a quelque chose de la sérénité du ciel. Et la vie paraît alors :

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ *simple, facile, unie*
Au coeur de bon vouloir qui sait ce qu'elle vaut.[1]

[1] André Lafon.

La poésie devrait se dégager d'une oeuvre d'art comme le parfum de la fleur. Il semble que la poésie, la musique et la philosophie sont unies par des liens étroits et c'est peut-être la terre d'Allemagne qui nous a donné l'exemple le plus frappant de cette unité.

L'art et la philosophie doivent poursuivre tous deux, un même idéal de perfection, mais leurs moyens d'y atteindre sont bien différents.

La philosophie fait violence à l'esprit. L'art est doux et insinuant. Le philosophe pense. L'artiste rêve ; il se laisse bercer par la voix de l'art qui lui parle d'une manière profonde mais *toujours par allusion,* des vagues sentiments qui l'agitent, le tourmentent et l'exaltent.

L'art, parce qu'il vient de l'amour, flatte le goût que nous avons pour le côté mystérieux de notre âme. Quand on évoque l'art ou l'amour et qu'on veut traduire ses sentiments par des mots, c'est toujours ceux d'idéal, d'infini, de beauté qui nous viennent naturellement à l'esprit parce qu'ils expriment le désir de la communion, de la fusion de notre âme avec le mystère. L'art et l'amour sont mystérieux de leur nature mais cela ne les empêchent pas d'être soumis à des lois. Et parce que « les hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve mais par l'agrément, »[1] une oeuvre

[1] Pascal.

d'art qui est toujours une oeuvre d'amour leur révélera souvent plus de choses qu'une thèse philosophique.

Après avoir écrit un ouvrage sur l'art, Tolstoï notait, non sans naïveté, dans son journal intime : « C'est étonnant à quel point je vois clair dans les choses, grâce à mon article sur l'art. » C'est que l'art lui avait appris à aimer ce qu'il avait d'abord raisonné.

La religion et la philosophie sont les plus hautes manifestations de l'idéal des peuples. L'art est la conséquence, la preuve sensible de ce même idéal.

Quand un peuple n'est plus relevé par sa religion, quand sa philosophie est devenue de la sophistique, nous assistons à la décadence de son art. Ce dernier peut conserver encore une certaine saveur capiteuse, mais les esprits sains n'auront que du dégoût pour sa falsification.

L'artiste devrait donc se dire comme tel, ce que Platon se disait comme philosophe : « Mon devoir est de rendre une âme à ce pays qui est le mien. »

Voilà ce qui nous paraît être la mission de l'artiste. Et c'est pourquoi, il nous répugne de considérer l'art comme un jeu ou une virtuosité dont le but est le plaisir, ou encore, comme un délire et une ivresse.

Le grand art, au contraire, est essentiellement grave. Il est une inspiration, une

contemplation, une sensibilité éclairée, un symbole.

Il est intuitif, mais solidaire de la philosophie et de la science.

Il est une consolation et un secours pour notre pauvre nature déchue qu'il soulève vers le ciel.

Il est une magnifique espérance, mais aussi une preuve splendide de notre misère.

Il ne cherche pas à éblouir notre intelligence, mais à faire allusion aux désirs de notre coeur.

Car l'artiste dit à l'homme :

Je te devine mon frère ; je vibre aux désirs de ton âme et je viens te donner la joie de te sentir compris, soutenu, aidé.

Compris dans tes aspirations, soutenu dans tes efforts et aidé dans ta détresse.

Je charme ton oreille, je réjouis ton oeil, je parle à ton coeur.

Je repose ton esprit des besognes ardues et monotones.

Je partage ta vie de grandeur et de misère et j'allume dans ta maison le flambeau de l'enthousiasme.

Je suis le témoin de ta vie, et mon oeuvre est marquée à ton effigie.

Regarde, reconnais-tu tes traits ?

Et l'homme de répondre :

Je ne me savais ni si laid, ni si beau.

Parle-moi encore. Tu fais passer devant mes yeux des images oubliées. Je suis un exilé à qui tu évoques son pays.

Avec toi, je revois mes montagnes et la neige de leur sommet.

Tu me montres le soleil à travers les nuages.

J'entends battre la mer sur les rochers, gronder les eaux des torrents. Je vois des oiseaux survoler des abîmes.

Tu me rappelles le calme de mon village, le clocher de mon église,

Les pommiers en fleurs, la porte de la maison ouverte sur la route,

Le calvaire du chemin, les cheveux blancs de ma mère, le sourire des vieux, le rire des jeunes.

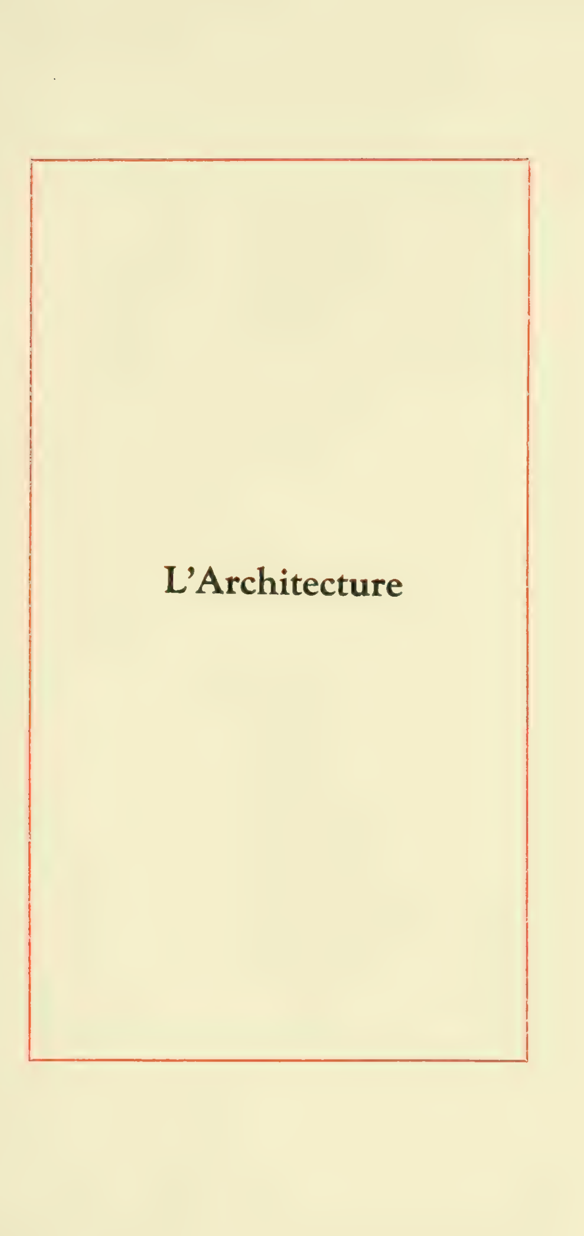
Avec toi, j'entends le chant des grillons par les soirs lumineux et doux. Je revois le troupeau paisible sous le grand ciel couchant.

Je vois les brumes d'automne, les labours, les semences et les moissons,

Le travail, les larmes, les joies ; l'ombre de l'homme sur la terre.

Parle-moi encore, ô mon frère, mon cher artiste, fais vibrer mon âme à la grande symphonie de la création.





L'Architecture



L'Architecture [1]

J'ai déjà lu quelque part, que le style en architecture était la conformité des lignes avec les aspirations d'un peuple. Si nous acceptons cette définition comme cette parole de Metternich : « Le mauvais goût conduit au crime », nous reconnaissons que l'art a une influence morale très grande qui entraîne les peuples dans un courant irrésistible.

L'art monumental, par ses idées d'ensemble, son souci d'harmonie, les vastes conceptions qu'il suppose, est en lui-même l'art qui exprime le mieux le sublime.

L'architecte est le plus complet de tous les artistes. Le musicien, le peintre, le sculpteur peuvent être plus parfaits dans leur art mais ce sera toujours dans un art moins parfait, car en architecture tous les arts doivent se fondre dans un idéal d'unité qui est le plus difficile à obtenir, parce que le plus artistique.

---

[1] Ce travail n'a pas été soumis au jury du concours d'action intellectuelle.

Comme le veut son étymologie l'architecte est celui « qui commande aux ouvriers », il est « le maître de l'oeuvre », et la somme de connaissances qui est exigée de lui est si considérable qu'elle dépasse notre imagination. C'est que l'architecture est à la fois un art et une science, et lorsqu'on étudie les monuments des temps anciens, notre esprit confondu devant tant de merveilles, se demande avec inquiétude si l'intelligence humaine serait encore capable d'aussi grandes conceptions.

L'intelligence humaine n'a pas diminué mais depuis quelques siècles elle s'est trop exclusivement spécialisée. L'esprit a été actif et fécond dans tous les domaines. Les sciences ont fait des progrès qui tiennent du prodige et chaque grand spécialiste a droit à la reconnaissance des hommes. Mais il est temps qu'une philosophie aux données plus étendues, fasse l'inventaire des trésors artistiques et scientifiques de l'époque et dise aux hommes : Prenez les aîles que vous avez construites, survolez vos travaux, voyez-les en largeur comme vous les avez vus en profondeur. Aimez l'ensemble comme vous avez aimé le détail.

Plus que tous les autres arts, l'architecture répond à ce besoin nouveau, puisqu'elle est en réalité la « symphonie » des arts plastiques. Et l'architecte philosophe, capable d'élévation de pensée et de grands sentiments, a devant lui un avenir de gloire.

Je ne crois pas m'abuser en disant que l'Amérique devrait se donner tout particulièrement à cet art si nouveau et si ancien. Cette opinion s'explique facilement. La nécessité de l'architecte est moins grande dans les vieux pays que dans les pays nouveaux où tout est à construire. Nous avons besoin d'églises, de collèges, de banques, de magasins, le temps viendra des bibliothèques publiques, des musées, etc. Est-ce que nous allons continuer de construire à la hâte, sans aucun souci de l'esthétique ? Cela est excusable dans les premiers temps d'une colonie, mais pour qu'un peuple ne reste point uniquement mercantile il faut lui ouvrir les yeux sur un idéal de beauté. Il faut introduire la religion et l'art dans la vie de ce peuple si on veut lui voir prendre une influence morale et intellectuelle. Il ne s'agit pas de répéter ici les monuments d'Europe. New-York ne saurait avoir le caractère de Paris. Aux pays nouveaux, les modes nouveaux de constructions nouvelles. La Grèce a fait parler le marbre, Rome la pierre, pourquoi l'Amérique ne ferait-elle pas parler le fer ?

Mais pour peu qu'on ait lu des traités d'esthétique, on comprend que la science du beau ne s'acquiert pas en un jour ; qu'elle est le fruit de longues études et que les siècles sont nécessaires pour former le goût des peuples. Les populations d'Europe, vieilles de centaines d'années, ont vu s'amasser lentement leurs trésors artistiques, et la patience,

qui était surtout l'apanage des moines du moyen-âge, a su les garder et les augmenter malgré la barbarie du temps. Ce que les moines ont fait en Europe, pourquoi notre clergé ne le ferait-il pas au Canada ? C'est à notre clergé que revient l'honneur d'élever nos églises, et elles sont nombreuses dans notre vaste pays. Que nous disent-elles ? Répondent-elles à nos aspirations ? Ont-elles un style ? Le style vaut ce que vaut la pensée. Y a-t-il une pensée canadienne ? Car on ne doit pas s'y tromper, toute vie artistique d'un peuple doit être pensée avant d'être vécue ; l'art étant toujours la conséquence d'une religion ou d'une philosophie. L'histoire de l'architecture, si intimement mêlée à celle des religions, nous le prouve par tous ces monolithes, qu'ils s'appellent menhirs, dolmens, tumuli, et, dans une civilisation plus avancée, pyramides, temples, mosquées et enfin nos glorieuses cathédrales.

Au Canada, où la foi est si grande, il nous semble que l'art religieux devrait s'épanouir plus librement. En constatant combien il est pauvre, devons-nous nous décourager et conclure que nous sommes dépourvus de tout sens artistique ? Je crois que non.

L'histoire générale des arts nous prouve que les débuts sont toujours difficiles et que, pour reprendre la parole de Buffon, le génie d'un homme provient toujours de la patience de sa race ; car les tares de nos

ancêtres ne fermentent point seules en nous, mais aussi leurs vertus.

Notre pays est jeune, c'est presqu'encore un pays *de bois debout*, il a fallu abattre, défricher. Ceux qui élevèrent l'*habitation* ne pouvaient être préoccupés de la question artistique. Mais ce poëme épique est terminé. Nous vivons dans un autre temps ; nous avons d'autres luttes, d'autres devoirs. Or, je crois que le temps est venu de penser sur l'Art, de préparer sa voie, d'être des précurseurs. Les époques de transition sont toujours difficiles à vivre, pleines de mérites, d'obscures souffrances. Et le rôle de primitif n'a rien de séduisant pour l'orgueil de l'esprit. Pourtant il doit être vécu et il faut attendre dans la patience la naissance d'un maître. Croit-on que les plus belles cathédrales de France sont jaillies spontanément du cerveau d'un homme ? Notre-Dame de Paris, Chartres, Reims, Amiens sont les fruits murs de longues vies d'artistes.

Ce n'est point une petite vertu que la patience, comment en effet concilier la patience qui nous semble un attribut divin parce qu'éternelle ; qui suppose la possession du temps, avec les courts instants que nous avons à passer sur la terre ? L'homme naît et la mort est déjà à sa porte. Pourtant il doit accomplir sa tâche ici-bas. Il doit édifier des oeuvres pierre à pierre, au milieu des difficultés de toutes sortes avec le sentiment de la rapidité de la vie. Ce qu'il commence

aujourd'hui le finira-t-il demain ? Il se hâte, il court, il vole ; il veut entrer dans sa maison avant de mourir, mais parce qu'il a négligé un détail, sa maison s'écroule sur lui. Le vrai sage est celui qui se hâte lentement, celui qui peut dire sur son lit de mort : Mon frère, voici où j'en suis de mes travaux ; j'ai bâti de mes mains patientes les murs de ma maison, je te la donne pour que tu l'achèves et que tu en jouisses.

Il serait à souhaiter que l'on commençât dès maintenant, dans la patience et le désintéressement individuels, la gloire artistique de notre pays. Il serait à souhaiter que dans nos séminaires où l'archéologie chrétienne n'a guère été poussée, l'on donnât une plus large part à l'éducation artistique de nos futurs curés, nos bâtisseurs d'églises.

« L'histoire est un perpétuel recommencement », que voit-on dans celle des cathédrales d'Europe ? Des papes, des évêques, des prêtres travaillant de concert avec les architectes. Les noms des Jules II, des Médécis et de Léon X inséparables de ceux de Bramante et de Michel-Ange.

Mais d'où vient que les noms des grands architectes sont si peu connus des foules ? On sait les oeuvres des peintres et des sculpteurs quand on ignore à peu près tout de Bramante, de Vitruve, de Visconti, de Viollet-le-Duc et de Labrouste pour ne parler que des plus célèbres. Pourquoi ? — C'est que notre esprit trop exclusivement spécialisé et

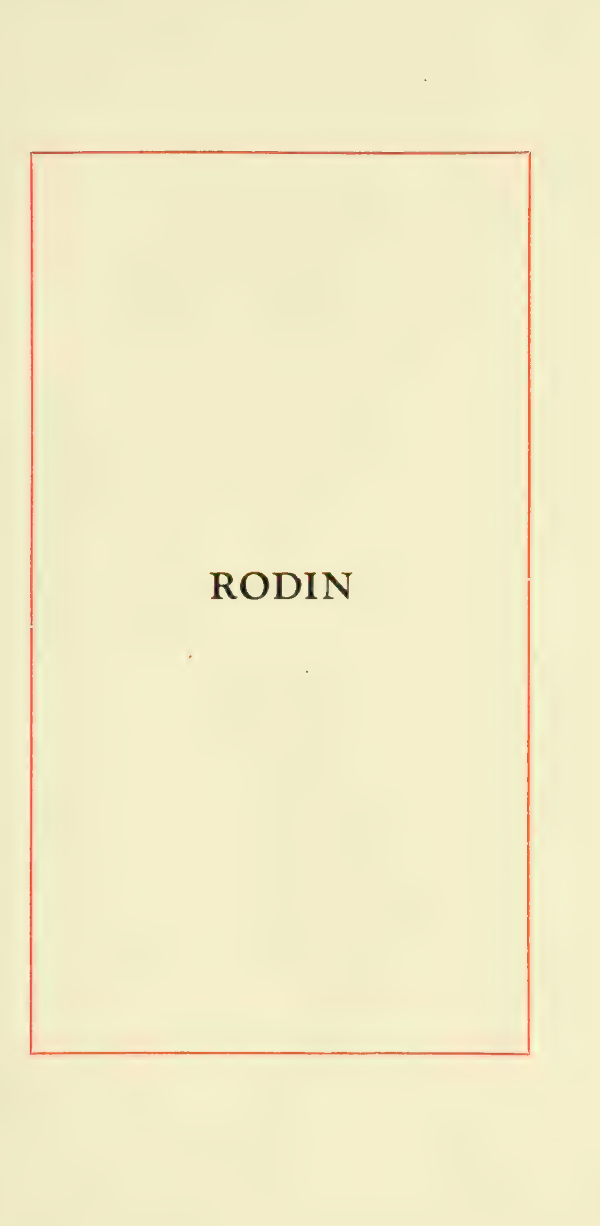
incapable d'étendue, est par conséquent injuste pour l'architecte, *le maître de l'oeuvre.*

La question de l'architecture est à la veille de préoccuper la politique, le commerce et la haute finance. Je voudrais que l'histoire se répette et que l'art religieux devance comme toujours l'art civil, afin de faire mentir, une fois de plus, les esprits superficiels qui n'ont pas honte de soutenir, malgré la preuve du contraire, que le chrétien tue l'artiste.

Je voudrais que les nobles lignes de nos églises nous rappellent ici, comme ailleurs, les beaux vers de Germain Nouveau :

O Cathédrales je vous vois
Semblables au navire émergeant de l'eau [brune
La race de Noé gronde encore dans vos flancs.
Vous êtes le vaisseau des immortels élans.
Allez, vous êtes la figure
Vivante de l'humanité ;
Et la voile de Dieu à l'immense envergure
Mêne au port de l'éternité.




RODIN



Rodin

Auguste Rodin est mort, mais son oeuvre stupéfiante demeure. Nul artiste n'a été plus passionnément discuté : honni par les uns, idolâtré par les autres, il connut les honneurs et sa réputation franchit les mers, traversa les continents. Connaîtra-t-il la gloire? Je crois que non, car selon le mot d'Ernest Hello : « la renommée vient d'en-bas, la gloire vient d'en haut » et le génie de Rodin, fait de froce brutale et farouche, ne sut jamais s'élever au dessus de la matière. Il s'en fait un dieu et le sert aveuglément. Nulle pensée éthérée ne préside à ses oeuvres mais toute vérité qu'il peut toucher du doigt, lui semble digne d'être modelée. Telle cette oeuvre d'horreur la *vieille Heaulnière* qui, sous le couvert de la vérité, outrage la vieillesse, en nous représentant ses tares dans un réalisme hideux. C'est vraiment la glaise qui parle.

Mais quel est donc cet homme qui a exercé une influence si répercutante sur son temps ? Que personnifie donc ce génie ?

La force.

La formidable personnalité de Rodin s'est imposée à nous et nous avons cru notre âme soulevée par un grand souffle, quand elle n'était agitée que par notre irrésistible instinct d'admiration pour la force.

Son oeuvre a des biceps.

Rodin s'est emparé de nous à la manière d'un dompteur : il a donné le coup de fouet à notre esprit et l'a poussé en dehors des sentiers battus, loin des jardins à la française. Et là, il lui a dit : Regarde, ne sais-tu pas voir la beauté dans le squelette des arbres, dans la fermentation de la nature inculte ? Un bourgeon n'est-il pas beau du rêve de force qu'il contient ? La pensée ne se dégaget-elle pas de ce bloc de matière ? La matière est toute puissante, aime-la pour elle-même. Aime-la avec ton instinct d'homme charnel. Le seul dieu possible dans l'art est le Faune. Le dieu au caractère bestial.

Cette thèse se soutient-elle ?

Certes, l'artiste ne doit pas oublier qu'il est fait de terre et de boue, mais il faut qu'il se souvienne aussi qu'il a été animé par le souffle de l'Esprit.

Rodin qui sent bouillonner en lui son génie barbare, ébauche, ébauche seulement des oeuvres puissantes et magnifiques, mais on dirait que toute son inspiration lui est

soufflée par une force rageuse ; il y a de la bête dans son *Penseur,* de la volupté dans son modelé, de la fureur dans ses étreintes.

Toute la fougue et le sensualisme de Rodin se trahissent dans *Le Faune et la Nymphe,* comme la couleur de son âme se révèle par deux de ses chefs-d'oeuvre, *L'âge d'airain* et *La Pensée.*

Dans *L'âge d'airain,* l'homme dans toute la force de sa jeunesse et de sa beauté fait un effort pour s'élever au-dessus de lui-même ; ses pieds se soulèvent de terre, son corps se tend, ses bras implorent, mais ce geste est plein de lassitude, le mal vaincra, c'est l'âge d'airain.

Le même sentiment est exprimé dans *La Pensée.*

Rappelez-vous cette tête de femme qui sort d'un bloc de marbre informe. La tête est fine, le front est large et beau, hélas ! il est trop irrésistiblement attiré vers la terre pour pouvoir s'en dégager.

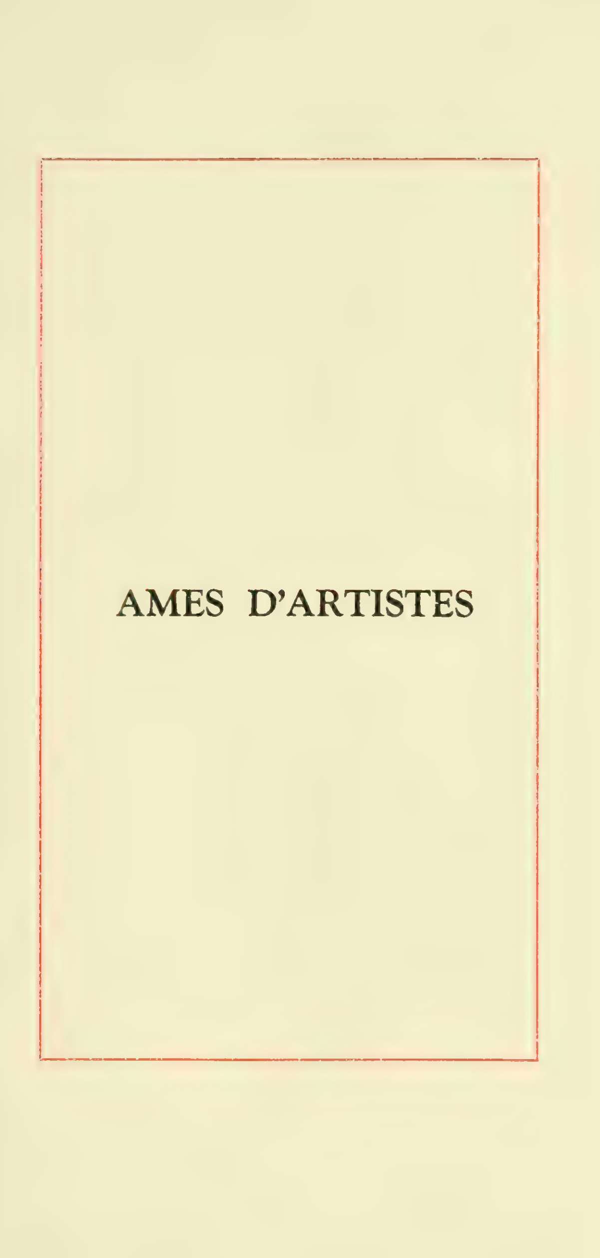
Pauvre Rodin, pauvre cher colosse, prisonnier de la matière !

Ce que l'on ne saurait jamais assez louer dans Rodin c'est sa science parfaite du mouvement. Toutes ses statues, que ce soit *L'âge d'airain,* le *Saint-Jean-Baptiste, L'homme qui marche,* les *Bourgeois de Calais* ou *L'appel suprême,* tous ces personnages parlent, marchent, agissent ou implorent avec une grande vérité, et nous donnent l'illusion de la vie par la progression de leurs gestes.

Pour ses magnifiques ébauches, pour sa science de l'anatomie, du modelé et du mouvement ; pour les nobles bustes de *Puvis de Chavannes* et de *Dalou,* ne refusons pas à Rodin l'admiration qu'il mérite. Car toute parole d'admiration est une parole de vie et celui qui la sent en lui-même et qui la refuse à qui elle est due, pêche contre la justice.

Mais pour *tout* admirer dans Rodin, il faudrait être matérialiste et croire que la sculpture consiste uniquement à représenter la chair palpitante. Nous devons avoir une plus haute conception de l'art. L'artiste qui comprend la noblesse de sa mission ne possède pas seulement la beauté de la ligne, mais aussi la philosophie de son art, c'est-à-dire la sagesse qui ne passe pas.





AMES D'ARTISTES



Ames d'artistes

« Il est, dit Georges Sand, des génies malheureux à qui l'expression manque et qui emportent dans la tombe l'inconnu de leurs méditations. »

Et Geoffroy Saint-Hilaire parle de la grande famille des muets et des bègues illustres.

Ces paroles peuvent s'adresser à tous les artistes sincères qui, épris de leurs rêves, en constatent la pauvre réalisation. L'artiste est une âme affinée et vibrante qui a pour l'art une foi profonde. Aussi conçoit-on tout le pathétique de la situation de celui qui voit la beauté lorsqu'elle passe mais dont la voix s'étouffe, comme dans un cauchemar, quand il voudrait l'acclamer et la signaler. Tel qui s'est exalté aux beautés de la nature, qui s'est tenu à lui-même, dans l'ardeur de sa vie intérieure, des discours sublimes ; qui a été bouleversé par la joie et la douleur, n'a entendu sortir de sa bouche que des sons rauques et des mots ridicules quand il aurait voulu jeter ses cris à la terre.

Et les hommes ont écouté et ils ont ri.

Nous avons ri, nous qui nous contentons de si modestes aspirations et qui ne savons pas le martyre des rêves trop grands pour une âme trop petite.

Ce rire est insensé.

Ces hommes sont des précurseurs. Ils sont la proie de l'art, ils sont sa pâture ; il vit de leur sang, il vit de leur chair, jusqu'à ce que l'art rencontre son maître qui sera à son tour, selon la forte expression de Romain Rolland, la proie du génie.

Et celui-ci même, si grand qu'il soit, ne peut réaliser son rêve. Il suffit pour le prouver de prendre l'aveu de Michel-Ange : « Hélas ! hélas ! quand je tourne les yeux vers mon passé, je ne trouve pas un seul jour qui ait été à moi. Les fausses espérances et le vain désir m'ont tenu pleurant, aimant, brûlant et soupirant loin de la vérité. » Et à regarder le masque tragique de Beethoven on comprend quel sombre drame a connu son âme tourmentée.

Beethoven était sourd ; et Michel-Ange, esclave de volontés plus fortes que la sienne, ne put jamais terminer ses plus grandes oeuvres, quelques-unes mêmes furent détruites de son vivant.

Quand nous nous approchons de ces colosses de l'art, une épouvante nous saisit devant tant de grandeur et de misère. Ces génies, ces aigles puissants qui ont plané dans des régions si élevées, ont constaté la dis-

tance qui les séparait encore du soleil quand les autres oiseaux les en croyaient si près. Ces derniers ont voulu les suivre dans une suprême envolée, mais la force leur a manqué et ils gisent maintenant sur le sol, les aîles brisées. Les plaintes de ces pauvres blessés étourdissent et fatiguent les hommes qui les chassent dans leur colère ou se rient de leurs blessures. Mais si le passant qui traîne à ses semelles la boue de la terre, s'arrêtait au bord de la route, pour écouter l'harmonieuse beauté de cette gamme de douleurs, il saurait les émotions pures et les joies profondes qui connaissent les larmes ; les seules vraies joies.

Car savons-nous bien ce que c'est que la joie ? De quelle victoire sur nos passions, nos souffrances, nos plaisirs même est-elle la récompense ? Certains esprits superficiels ne sont pas éloignés de croire que l'oeuvre d'art vient à l'artiste comme une saillie. Rien n'est moins exact. Une oeuvre d'art est un enfantement, elle connait l'amour, la patience et la douleur. Il y a dans toute existence deux sources de vie et de beauté : la douleur et la joie. Si nous ne buvons à ces deux sources, nous ne connaissons rien du sens de la vie, du prix de sa beauté. Mais celui qui ira vers elles dans la douceur et l'humilité de son coeur, sentira s'élever son esprit, et c'est sous l'influence de l'ivresse qu'elles procurent que le génie d'un Raphael

et d'un Michel-Angle se révèle et que le poète parle une langue inoubliable.

Aucune affection humaine ne doit être étrangère à l'artiste, car c'est l'amour qui éclaire son âme. « Aimer, c'est deviner. » Et pourtant le doute et la solitude qui l'exaltent et le tourmentent se partagent sa vie. Le doute, une des pires misères morales, qu'il traîne comme on traîne un boulet. A peine a-t-il fini une oeuvre qu'il n'y croit plus et il recommence toujours pour douter toujours. Il connaît la solitude, gardienne des grandes âmes et c'est dans son silence qu'il entend la voix de l'art, mais quand l'inspiration s'envole, il étouffe tout seul dans la nuit. Qui de nous ne saurait être ému en lisant ces beaux vers :

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle,
Loin de tous et trop haut, bâtis-là pour toi
[seul.
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour
[d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un
[linceul.
Ferme tes quatre murs au quatruple horizon
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison.

Celui-là était un artiste qui a su résumer dans ces vers nobles tout le pathétique de sa vie. C'était un artiste français.

Et nous ? nous avons sans doute des artistes de talent que nous devons admirer.

Ce sont des précurseurs. Mais quand viendra-t-il celui que nous attendons, le maître de l'art ?

Car il viendra. Les sauvages beautés de notre rude pays doivent être chantées comme elles le méritent. Notre race jeune et vigoureuse, héritière de l'esprit latin doit pouvoir respirer ici un air assez pur pour produire un génie. Il viendra si nous savons le mériter par la sincérité de notre vie artistique. Qu'importe que ce soit celui-ci ou celui-là pourvu qu'il vienne et jette la lumière sur notre pays. Nous vivrons de sa vie, nous vivrons de sa gloire comme il devra vivre de son martyre.

Je voudrais que l'on cherchât à inspirer le goût du beau chez les enfants, le sens artistique dans les écoles. Que le maître arrête de temps en temps ces jeunes intelligences sur les beautés qui les entourent, qu'il songe surtout à développer leur esprit d'observation. Je ne sais rien de plus triste qu'un petit enfant à qui l'on n'a pas su faire aimer les étoiles et les arbres, les fleurs, les fourmis et les papillons.

Lorsque l'enfant a grandi, il faut lui expliquer les beautés sur lesquelles il prie. Il faut lui faire admirer les chefs-d'oeuvre de l'art et de la pensée humaine ; lui faire comprendre qu'un pays n'est grand que par les grands hommes qui l'illustrent et que chacun doit à Dieu et à son pays de donner la pleine mesure de son talent.

A l'âme qui a le goût du beau il faudra l'air du ciel ; elle planera au-dessus des bassesses et des mensonges. Et quand le juge de la vie viendra frapper à sa porte, elle aura autre chose à lui offrir :

Que des fruits sans éclat, par terre ramassés.[1]

[1] André Lafon.



PRIÈRE
D'APRÈS GUERRE



Prière d'après guerre

Seigneur, la terre a eu soif du sang des hommes.

Il a coulé sur elle comme un ruisseau ruisselle l'eau.

La terre en est imprégnée, elle en est enrichie. Et voici que la terre, la terre grasse et bien repue, a besoin du rire de ses enfants.

Daigne permettre, ô mon Dieu, qu'il éclate sur elle.

Il nous tarde de l'entendre comme un clairon dans la victoire.

Songe que nous l'avons mérité : qu'il sera fait de choses précieuses.

Qu'il sera fait de sacrifices consentis, du sang des soldats, des larmes des veuves.

La guerre a fait sa moisson de cadavres, mais voici que la paix s'avance vers nous, ainsi qu'une souveraine.

Et l'homme se croit délivré de la mort.

Ivre d'horreur il a besoin de se détendre dans le rire.

De s'ébattre dans la joie, comme un enfant se roule sur la mousse par un chaud matin d'été.

O rire, éternelle jeunesse de la terre vieille, vers toi vont les désirs de nos âmes endolories.

Rire jeune et sain, insouciant et courageux, j'ai besoin d'entendre ton écho dans mon coeur et sur les pierres dures des montagnes. Une génération a passé qui a payé ta rançon.

Dans les champs labourés par la mitraille, je vois le soleil briller sur le soc des charrues.

Dans les chapiteaux des églises écroulées, je vois des fauvettes construisant leur nid.

Regarde, à l'horizon, un pommier mutilé a fleuri dans la brise douce.

Dans les maisons rebâties sur des ruines, les lampes sont rallumées . . .

J'entends parler les tombes.

J'entends rire les berceaux,

Chanter la terre encore fumante.

O mort où est ta victoire ?

La terre est grosse de ton sang, qu'elle enfante des hommes ardents à vivre.

Des hommes pleins de courage et de gaîté, épris de tranquille force.

Des hommes sains de corps et d'esprit qui chantent la joie.

Seigneur, nous avons besoin de rire.

Les larmes ont creusé nos joues.

La haine a dévasté nos coeurs.

Prends en pitié, ô mon Dieu, le désordre où nous avons vécu.

Fais fleurir en nous la paix et l'amour,

La beauté, la justice et le courage.

Donne-nous le goût de la vie, qui commence ici-bas et se continue là-haut.

Donne-nous la santé, l'équilibre de nos facultés, la grandeur des conceptions,

Toutes choses, ô mon Dieu, qui peuvent se trouver dans notre foi en Toi.



TABLE DES MATIÈRES

TITRES ET CULS-DE-LAMPE
DE JOSEPH DUBOIS.

Achevé d'imprimer,
le quinze mars, mil neuf cent
vingt et un

par

L'IMPRIMERIE MAISONNEUVE.
MONTREAL

pour

L'ACTION FRANÇAISE.